

Les profanateurs

Antonin Mireault-Plante

Number 154, Summer 2017

Mais l'ennui nous prend parfois par surprise, comme une mélancolie, le retour de cet antique amour du réel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85867ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mireault-Plante, A. (2017). Les profanateurs. *Moebius*, (154), 53–62.

LES PROFANATEURS

Antonin Mireault-Plante

Dans leur petite maison de la ville de M..., son père, dont elle ne gardait que peu de souvenirs, avait cédé la place à cet inconnu venu de nulle part. Entre les deux un temps incalculable avait passé, peut-être long, peut-être court. Mathilde, beaucoup plus jeune, avait posé sa petite tête sur l'épaule neuve et lui avait présenté sa poupée. Les mailles étaient liées. Laurie, elle, percevant encore le moule vide de son père qui passait lentement, comme perdu, d'une pièce à l'autre, n'avait pas su quoi répondre lorsque son amie Sandrine lui avait demandé comment était son « nouveau père ». Avait-on jamais considéré un étranger comme un « nouveau père » ? La question absurde, sans réponse, lui avait laissé le sentiment d'une usurpation, d'un vol. L'expression elle-même lui semblait impossible, une erreur syntaxique.

Il jouait au ballon avec Mathilde dans la cour, il touillait des sauces, il tondait le gazon, il réparait la clôture, mais Laurie, qui l'observait aller à droite et à gauche, n'était pas convaincue. Sa façon d'animer la poupée de Mathilde, ce qui amusait tant sa petite sœur, lui infligeait des sentiments de répulsion et de dégoût qu'elle ne s'expliquait pas très bien.

À l'école, son institutrice l'avait accueillie avec un grand sourire. Elle lui avait même caressé les cheveux en lui disant que tout irait bien maintenant. Laurie avait le sentiment que tout le monde avait été informé de ce qui se passait chez elle. Elle avait eu un frisson en voyant M^{me} Girard lui sourire et lui caresser la tête de sa grande main habituellement si lointaine, si académique, faite pour écrire au tableau ou pour lever le doigt en l'air. Un midi, elle lui avait demandé de l'accompagner à son bureau, elle avait quelque chose à lui dire. M^{me} Girard ne cessait jamais de sourire. Laurie l'avait suivie dans les couloirs en imaginant son sourire qui les précédait toutes les deux. Elles s'étaient assises l'une en face de l'autre, puis M^{me} Girard avait voulu confier un secret à Laurie. Quand j'étais petite, avait-elle commencé en souriant, j'ai perdu mon père. J'ai grandi sans mon père, ensuite, ma mère s'est remariée. Au début, c'était difficile, mais après, je me suis habituée, et je l'ai considéré comme mon père. Un père, Laurie, ce n'est pas seulement un être biologique, c'est une éducation, une *présence*. Tu verras, tout ira bien. Laurie avait remercié son institutrice puis était allée dîner à la cafétéria. Elle imaginait encore le sourire doux de M^{me} Girard, qui paraissait si contente pour elle, et ce sourire la terrifiait. Laurie pensait que M^{me} Girard ne souriait pas pour la raison qu'elle disait, qu'elle souriait trop et qu'elle souriait surtout pour autre chose, quelque chose de confus. Dans la cafétéria, les enfants mangeaient, des bouts de sandwiches tombaient de leur bouche, ils buvaient à même de petites pyramides de lait tiédi. Elle avait trouvé dans son sac un sandwich étrange, inhabituel. Avec un frisson de dégoût, elle avait compris qu'il avait été concocté par *lui*. Elle avait jeté aux poubelles l'assemblage de pain hideux et s'était

servi une soupe au comptoir, mais ne l'avait pas touchée. La nausée ne l'avait plus quittée de la journée.

Ce n'est qu'au soir, assise à la table de la cuisine où elle faisait ses devoirs, qu'elle avait compris. En voyant cet homme tourner dans toute la pièce, en percevant sa présence qui occupait toute la maison avec son petit sourire dénué de sens et de raison, le regard vide, et en voyant sa mère tourner autour de la cuisine avec le même regard vide et le même sourire satisfait d'on ne savait quoi, ce sourire qui ne lui appartenait pas, et en voyant Mathilde couchée tranquillement devant la télévision, parlant à sa poupée, elle avait compris que cet homme était quelqu'un d'autre, ou autre chose qu'un homme, et que sa mère, pareillement, n'était plus sa mère, elle était devenue autre chose qui avait gardé l'enveloppe extérieure de sa mère. Alors, tout s'était écroulé dans sa tête: Sandrine, M^{me} Girard, même la pauvre petite Mathilde. Les gens qu'elle connaissait n'étaient plus eux-mêmes, ils avaient été remplacés. Elle avait couru jusqu'à sa chambre et s'était enterrée dans son lit, morte d'angoisse. Elle avait essayé de s'abîmer dans le sommeil mais elle était dérangée par les bruits, amplifiés, de la télé, du souper et des voix inhumaines.

Elle avait entendu des pas légers dans les escaliers, puis quelqu'un avait ouvert la porte, était venu s'asseoir sur son lit. Une voix sans timbre avait dit qu'elle comprenait et que tout allait s'arranger, qu'il fallait juste accepter les choses comme elles étaient. Laurie avait glissé un œil vers la forme de sa mère, ombre opaque sur le contre-jour du couloir aveuglant. Il fallait seulement s'habituer. Sa mère était ressortie depuis quelques minutes quand d'autres pas s'étaient fait entendre, des pas qui s'étaient arrêtés devant sa porte. Laurie avait vu deux ombres obstruer la mince

fente lumineuse, le dipode semblait hésiter, que faisait-il, puis il était reparti sans entrer. Cette nuit-là, Laurie avait rêvé de cet homme debout devant sa porte, elle le voyait de haut comme si elle flottait au plafond, il ne faisait rien, il regardait sa porte, il voyait à *travers* sa porte.

Le lendemain, elle s'était levée en faisant semblant de rien. Elle avait déjeuné, la table était silencieuse, puis elle était partie pour l'école. Mais au lieu d'y entrer, elle avait continué tout droit, croisant des élèves qui lui demandaient où elle allait et qui lui faisaient signe de les suivre. Elle avait croisé Sandrine, qui lui souriait sans rien dire. Il avait semblé à Laurie que les yeux de son amie avaient changé, qu'ils étaient plus pointus. Elle avait senti le regard de Sandrine dans son dos tandis qu'elle s'éloignait. En se retournant, elle avait vu plusieurs élèves qui l'observaient, plantés en ligne sur le trottoir, sans émotion. Elle s'était dirigée vers le terrain de football désaffecté en périphérie de la ville et s'était installée sous les estrades, d'où elle avait pu voir, à travers les fentes étagées, le soleil glisser puis rougir. La faim avait fini par la sortir de son trou d'ombre, et elle était allée au dépanneur, où Justin, le caissier, lui vendrait peut-être encore des cigarettes. En chemin, elle avait pensé qu'il valait mieux éviter tout contact avec *eux*, y compris avec Justin, mais il fallait bien qu'elle mange, et elle avait confiance en lui, elle ressentait pour le jeune caissier blond une certaine affection qui, elle le savait, l'aveuglait délicieusement. En la voyant entrer, il lui avait demandé si elle n'était pas censée être à l'école. Peut-être, avait-elle mystérieusement répondu, peut-être bien. Elle avait empilé sur le comptoir des sandwiches spongieux, des réglisses rouges, des emballages de *beef jerky*, une paire de lunettes fumées, et avait demandé, naturellement, un

paquet de Gauloises blondes avec des allumettes. Justin avait caché les cigarettes sous les sandwiches en lui faisant un clin d'œil. En sortant, elle avait vu son propre reflet dans la vitrine, son sourire timide et ses cheveux poussiéreux, son t-shirt blanc couvert de sueur que transperçaient ses jeunes seins bruns; elle avait serré le sac contre sa poitrine et en se tournant une dernière fois, elle avait vu Justin la regarder sortir en se mordillant les lèvres.

De retour sous ses estrades, dans la fraîcheur du soir, elle mâchonnait un sandwich tout en se remémorant Justin. Sans en avoir l'air, elle l'avait examiné et se demandait s'il avait été remplacé, lui aussi. Elle se souvenait de ses cheveux blonds, elle le voyait souvent passer, la fin de semaine, dans les champs de blé qui bordaient la ville. Il tenait une tige souple et raflait les têtes des blés qui dépassaient. Derrière lui, les herbes ressortaient égalisées. Il lui envoyait la main de loin. Après avoir fumé quelques cigarettes, couchée sur le dos, elle avait décidé que la blague avait assez duré et, sans doute encouragée par le souvenir de Justin, elle avait pris son sac et s'était dirigée vers sa maison. Elle avait probablement tout imaginé, elle était une adolescente avec trop d'imagination. Elle accepterait les choses comme elles étaient. En marchant sur la route centrale qui traversait la ville, elle voyait des gens assis sur les vérandas qui la regardaient passer; leurs yeux brillaient dans l'ombre. Dans une allée, elle avait vu un homme qui attendait. Il portait un costume-cravate. Un vieillard débraillé le regardait. Ensuite, une femme et un enfant les avaient rejoints. Puis un autre homme qu'elle avait déjà vu, un homme qui buvait beaucoup et traînait dans la ville, un vieux vicieux qu'il valait mieux éviter. Elle s'était arrêtée et observait à présent le groupe qui semblait se concerter

dans l'ombre, et ce qui la frappait était la disparité de ces individus, qui n'avaient strictement rien à voir les uns avec les autres : un homme correctement vêtu, apparemment bien de sa personne, un vieil ivrogne pervers, une femme et un enfant. Tout à coup, ils s'étaient retournés et avaient pris la direction de la rue, d'un seul corps, d'un seul mouvement. Effrayée, Laurie s'étaient enfuie en courant à toutes jambes. En se retournant, elle avait vu le groupe qui s'était arrêté pour l'observer. Elle s'était enfermée dans sa maison, qui devait lui offrir une impression de sécurité, mais, le dos contre la porte, haletante, elle avait vu sa mère, cet homme et sa petite sœur qui l'observaient sans rien dire. Personne ne lui avait demandé où elle était allée. Elle avait foncé tout droit à sa chambre et s'était cachée dans son lit.

Elle avait bientôt entendu les pas monter l'escalier, puis la porte avait laissé entrer une lumière brutale. Une masse s'était enfoncée dans son matelas, et la voix monocorde de sa mère avait dit que ce n'était pas grave, que tout irait bien, qu'il fallait seulement s'habituer. L'angoisse fond comme la glace au soleil, disait la voix désaccordée de sa mère. Tes problèmes disparaîtront, susurrait la voix de sa mère, tous les problèmes disparaissent. Il faut seulement accepter, il faut seulement vouloir. Où peux-tu aller ? C'est chez toi, ici. Ça ne sert à rien de se cacher. Laurie avait senti la main se poser sur sa tête, la caresse avait le même poids mort que celle de son institutrice, c'était la même main, c'était la même chose qui animait cette main morte. Laurie manquait d'air, elle allait exploser, la fenêtre l'appelait, son air frais, l'apesanteur momentanée, la liberté. Elle apercevait le visage de sa mère dans l'ombre : ses yeux aussi fixes que la pierre ; quelque chose se tenait derrière ces yeux et la regardait à travers les orbites de feu sa mère qui servait de masque à cette chose. Cette chose émanait des yeux de sa

mère vers Laurie, et elle était comme un grand vide silencieux qui venait vers Laurie et voulait entrer en elle par ses yeux. Laurie avait fermé les yeux puis sa mère était sortie, lentement, furtivement, de la chambre, et avait refermé la porte en laissant derrière une atmosphère nauséuse.

Pendant la nuit, Laurie s'était juré que c'était la dernière qu'elle passait dans cette maison, peut-être dans cette ville – mais comme *elle* disait, où pouvait-elle aller? Où se cacher? Elle avait rêvé qu'elle était couchée sur le terrain de football, seule, et que toute la périphérie du terrain était occupée par les gens de la ville, qui grouillaient dans l'ombre sans oser entrer dans la lumière. Une forme s'était pourtant approchée, une personne qui portait un masque blanc. Elle voyait ses yeux à travers les trous mal découpés, ses yeux étaient inexpressifs. Il s'était approché d'elle et la regardait à quelques centimètres de son visage. Il avait porté lentement la main à son masque, l'avait retiré, et le visage de Justin, souriant, était apparu. Il avait jeté le masque sur l'herbe, et dans les trous il y avait encore deux yeux immobiles qui les observaient. Laurie était paralysée par ce regard et elle essayait de prévenir Justin, qui continuait de sourire. Elle était captivée par son charme, mais chaque fois qu'elle le regardait, elle se rappelait le masque, sans jamais arriver à lui expliquer le danger. Ils s'éloignèrent tandis que le masque les suivait des yeux, Laurie serrait la main de Justin pour le prévenir mais il ne s'inquiétait pas, elle sentait le regard immobile, puis ils s'enfoncèrent dans l'ombre grouillante.

Les jours suivants, elle n'était pas rentrée chez elle et, sous les estrades abandonnées, elle avait regardé passer lentement les journées en se demandant si quelqu'un viendrait la chercher. Ce qu'elle espérait, peut-être, c'était

qu'une main tâtonnante la trouve dans l'ombre et la tire vers la lumière du jour, où les choses rentreraient dans l'ordre. Les criquets et les cigales se succédaient sans interruption, elle avait lu ses deux ou trois livres, elle avait même fait des devoirs d'arithmétique dans un cahier qui s'était glissé dans son sac. Tous les deux jours, elle marchait, le soir, jusqu'au supermarché, pour acheter des provisions avec son argent qui fondait bien vite. Elle avait évité le dépanneur, préférant l'anonymat du supermarché, au cas où pseudo Justin aurait eu vent de sa fugue. Ses pensées la portaient souvent à lui, il mangeait un sandwich à la crème glacée derrière son comptoir ou regardait dans le vide – mais il ne regardait jamais *vraiment* dans le vide ; devant ses yeux, il y avait toujours un objet, même invisible, qui le faisait sourire ou remuer des lèvres.

Un soir, un énorme camion s'était arrêté sur la route vis-à-vis du terrain de football. Il était resté là quelques minutes à faire trembler la terre, puis il était reparti. Le lendemain, une ombre de croix passait et repassait au milieu du terrain ; elle avait mis ses lunettes fumées : un aigle ou une buse, ou un mauvais présage, planait sous le soleil aveuglant. La nuit, elle rêvait du terrain de football immobile autour d'elle. Elle le voyait et l'entendait si bien qu'elle croyait être éveillée.

Dans un sursaut convulsif, taradée par la faim, elle avait fini par s'extraire de son trou et avait commencé à errer dans les rues. Elle avait traversé l'allée principale, puis le petit pont qui menait à la vieille ville. Traînant ses pieds sur le trottoir, elle avait vu un kiosque à hot dog. Elle en avait demandé un, sachant très bien qu'elle n'avait pas de quoi le payer. Elle l'avait englouti devant le tenancier qui l'avait regardée sans rien dire, et quand elle avait

eu fini, il l'avait laissée partir, les mains sur son comptoir. Les gens qu'elle croisait lui jetaient des coups d'œil discrets ou indifférents, d'autres la saluaient en lui disant que c'était une magnifique journée pour se promener. Elle sentait dans ces salutations et ces regards sereins l'ironie et la fatalité qui l'attendaient en bout de course. En périphérie, là où la vieille ville devenait lentement campagne, une clôture de bois pourrie, des chevaux qui s'ébrouaient en lançant leurs sabots dans leur dos comme s'ils étaient talonnés par des fantômes. Elle s'était assise sur la bande d'herbe grasse pour les observer. En courant, ils faisaient trembler la terre, ils se poursuivaient, se mordaient ou se caressaient.

Appuyée contre la clôture, elle voyait un immense cheval qui secouait son échine dans tous les sens comme s'il n'était pas d'accord et tournoyait autour d'un autre, qui devait être une jument; plus courte sur pattes, trapue, les yeux tirés comme de grosses amandes, elle esquivait sans conviction ses lourds élans de charme. Un poulain ne la quittait jamais et restait à l'abri de son ventre. Fascinée par leur beauté, Laurie s'était demandé si les chevaux étaient encore des chevaux, ou si eux aussi... Mais ils lui avaient rappelé sa famille, elle avait cru voir en eux sa famille avant qu'elle ne devienne autre chose, et elle s'imaginait que sa mère, son père et sa sœur avaient été transplantés dans ces chevaux. Elle aurait voulu, elle aussi, avoir un corps de cheval.

Des pas derrière elle l'avaient pétrifiée, mais sans se retourner, elle avait su à qui ils appartenaient. Un insidieux bonheur engourdissait peu à peu ses membres, où agonisaient la crainte et l'énergie de la lutte. Alors, un des chevaux était venu l'examiner de plus près: il avait

reniflé sa main, blanche et osseuse, et avait expulsé de ses naseaux un grand coup de vent chaud. Le cheval s'était figé et avait scruté longuement ses yeux. Laurie elle-même avait plongé son regard dans la pupille énigmatique. Tout à coup, comme si elle s'était avancée trop loin dans ce regard, le cheval avait bondi en hennissant et s'était enfui, paniqué, vers les arbres, d'où il les observait d'un air inquiet. Laurie s'était tournée vers Justin, qui l'attendait, sur l'herbe immobile, et elle n'avait pu s'empêcher de le trouver beau, même si elle savait que son sourire n'était pas un sourire, que son visage n'était pas son visage. Le cheval avait vu quelque chose qui montait au fond de Laurie, quelque chose de vaguement menaçant, et il avait fui pour ne pas être pris à son tour.